

Mademoiselle et chère amie,

Je viens à l'instant même d'écrire la dernière phrase de mon étude. Vous la voyez, je pense, jeudi. Je vous l'envoie humide encore, et sans oser la relire. Je pratiquerai courageusement la politique de l'autruche qui ferme les yeux pour ne point voir le danger. Peut-être que si j'y regardais de près, je n'aurais pas le courage de vous soumettre mon travail. Soyez indulgente et clémente, et songez qu'à part les deux petits articles de M. Kompert et de M^{lle} Galliny, et la notice de Herz qui est fautive en un point important, je n'ai lu sur vous et vos œuvres. Pas un article, pas une étude critique. Et puis, personne pour me parler de vous. Il se peut que la physionomie morale que j'ai eue soit ne corresponde pas à la réalité, ou du moins que j'aie laissé dans l'ombre certains traits. Pardonnez-moi et aidez-moi à rectifier ou à compléter le portrait. Les marges sont larges : plus vous y insérez d'observations, plus je vous en serai reconnaissant. Rectifiez aussi les traductions, je vous prie. Il faut y en avoir de bien faites, et il m'aurait fallu avoir votre génie pour vous rendre convenablement dans cette maudite langue française, si restreinte à certaines choses.

Vous remarquerez que, conformément à ce que je vous ai annoncé, j'ai divisé mon étude en trois chapitres. Votre premier recueil remplit le premier chapitre tout entier ; j'ai consacré

rapidement dans le monde ce que j'avais à dire des phases
que vous avez parcourues du deuxième recueil à la fin du
quatrième. Je ne pouvais ni ne voulais ni ne devais être
complet ; mais je vois aussi que, si je ne voulais sacrifier
un nombre effroyable de pièces du premier ordre, je ne pouvais
être plus court. Vous trouvez, aussi que je me suis permis une
inversion, une seule, je vois. C'est une licence poétique qui
importe peu, je crois, au point de vue historique, et qui ne fait
rien perdre à la vérité poétique. Je n'ai point écrit en notaire,
j'ai tâché de dépeindre les grands, les grands dans grande figure.
Le quatrième volume avec les parties philosophiques des précédents,
remplit le troisième chapitre. Le dernier chapitre est deux fois
aussi long que le précédent.

Encore une fois, corrigez, rectifiez, complétez. Rappelez-moi
tous vos devoirs, faites-moi part de tous vos griefs. Ce n'est
que lorsque vous m'aurez révisé que j'oserai me réviser
à mon tour.

Quand vous aurez reçu mon manuscrit, ayez l'extrême
obligance de jeter à la poste votre carte de visite : elle me servira
de reçu. Vous m'écrirez plus tard. Pour le moment, il
m'importera uniquement de savoir que le manuscrit est
arrivé sans encombre.

Si vous avez achevé de votre côté votre travail, je vous
prierai de me l'envoyer soit avant soit après la période
qui s'écoulera du 21 au 25 Mai. Je dois aller à ce mo-

ment - là en Alsace, pour le journal. Le voyage n'est cati-
vement pénible, d'abord parce qu'il n'est bien bon de voir ma
chère patrie aux mains des Prussiens, ensuite parce que je
ne sais pas comment ma bonne mère supportera mon
absence. Je me suis engagé, mais mes compatriotes
m'ont demandé avec tant d'instances et ont déclaré si
hautement qu'ils refuseraient tout autre idéalisme, que
j'ai dû me soumettre. Au fond, la besogne qu'on me fera
faire sera plus bête encore que pénible, car on me force
à rendre compte ^{de} choses que je n'ai point étudiées spécialement,
et au circonvenant, si petit soit-il, qui se respecte, n'aime
pas à faire de ces tours de force ou de ces mauvais tours.
Mais enfin, on ne me laisse pas ma liberté, et il faudra
bien que je parte. Donc, envoie, avant ou après. Mon
absence ne dépassera pas six à sept jours, et s'il est
possible, je l'abrègerai, car loin de ma mère, j'en aurai
pas un moment de quiétude, sachant combien elle
sera inquiète.

Une dernière fois et pour en revenir à mon étude:
ne sois point trop sévère.

En attendant, croyez, Mademoiselle et amie,
que je resterai toujours avec le même respect
et la même sympathie

tout à vous

Alfred Marchand

